

Du haut de cette pyramide...

Comme je vous le confiais, traiter de l'histoire de Sumer dans le détail n'est pas sans risque, eu égard aux liens douteux existant entre les services de renseignement et les archéologues qui fouillèrent les sites de cette civilisation antique, ce qui, pour moi, jette un sérieux discrédit sur leurs « découvertes » et doit inciter à la prudence tout chercheur indépendant. Néanmoins, il y a un récit légendaire dont je désire m'entretenir avec vous. Il s'agit du mythe dit de *Enki et Ninmah*, du nom de deux divinités du panthéon sumérien. D'après ce texte, au commencement, la Terre fut peuplée par les dieux qui, pullulant, étaient obligés de produire eux-mêmes leur nourriture. Ou, plus exactement, une catégorie subalterne de divinités, les Igigi, cultivaient le sol au profit d'une caste supérieure de dieux, les Anunnaki,

Pareille situation, indigne de leur statut, les irritait au plus haut point et, un jour, ils décidèrent d'y remédier. Excédés, les Igigi brûlèrent leurs outils, se révoltèrent et réclamèrent d'être traités en égaux par les Anunnaki, les uns et les autres convenant finalement de trouver une nouvelle race pour les remplacer.

Enki fut chargé de cette mission qui aboutit à la création d'une espèce hybride tenant à la fois de ses créateurs divins et des animaux de notre planète. Ainsi naquit la race des hommes, obligés de travailler la terre dans le but de pourvoir aux besoins des dieux dont ils étaient, de facto, les esclaves⁷⁶.

Je souhaitais vous informer de la teneur de ce mythe car, intuitivement, il me semble qu'il s'agit là d'une reconstruction, à des fins de propagande, d'évènements réels, à tout le moins en grande partie. Je pense, en effet, qu'à un certain moment de l'histoire des cités-États qui émergent à partir de 3 700 av. J.-C. en Basse-Mésopotamie, s'est produit une restructuration de la hiérarchie sociétale. Si nous relisons ce récit, une fraction de l'élite dirigeante cultivait le sol, cependant que l'autre menait une existence oisive. Jusqu'au moment où la première se rebella, revendiquant les mêmes droits, et que seul le peuple laborieux hérita alors de la tâche de nourrir la ville et ses leaders. En cela,

⁷⁶ Jean Bottéro et Samuel Noah Kramer, *Lorsque les Dieux faisaient l'Homme*, Paris, Gallimard, 1989, pp. 188-198.

ce mythe pourrait recéler une part de vrai, en même temps qu'il justifie, bien entendu, la soumission des masses populaires.

Mais quelle pourrait être cette classe subalterne de dieux, les Igigi, travaillant au départ pour les Anunnaki ? Eh bien, dans la mesure où le récit dépeint les uns et les autres tels des entités de nature identique, à défaut d'avoir un rang égal, je pencherais pour les marchands itinérants et les commerçants qui devaient mettre la main à la pâte pour ce qui était des tâches agricoles. Jusqu'au jour, donc, où les surplus s'accumulent, ils durent se consacrer à leurs activités commerciales et, devenant de plus en plus riches, demandèrent à être incorporés à l'élite dirigeante.

Ce n'est qu'une théorie, naturellement, mais j'invite les chercheurs indépendants à relire les mythes sumériens à l'aune de celle-ci. Qui sait si ce n'est pas ce type d'information que les savants officiels tentent de dissimuler au grand public ? Cela expliquerait pourquoi nombre d'auteurs fantaisistes, peut-être des agents d'influence aux ordres de l'État invisible de leurs pays respectifs, écrivent autant d'âneries sur la Mésopotamie, son histoire et ses légendes, allant même jusqu'à prendre ces récits au pied de la lettre et proclamer que des extraterrestres généticiens ont créé l'homme à leur image il y a six mille ans. L'objectif, ici, étant surtout d'occulter la véritable genèse de l'élite dirigeante des cités-États sumériennes qui nous renseigne, en creux, sur celles de leurs services secrets.

D'où ce bruit de fond permanent ⁷⁷.

J'en veux pour indice, à défaut de preuve, que suivant les œuvres mythologiques sumériennes consultables, les Anunnaki et les Igigi sont tour-à-tour associés au **monde souterrain**, espace de l'État invisible par excellence. Comme si, en effet, les seconds avaient fini par intégrer celui-ci.

Second texte qui vaut le détour, à mon sens, celui intitulé *Enki et l'ordre du monde*, où il est narré comment Enki, dieu de la sagesse, a organisé le monde autour du pays de Sumer, telle région le pourvoyant en biens et richesses qu'il ne possédait pas au début. Par exemple, bien que tardif, le mythe nous informe sur la voie commerciale existant, dès 3 700 av. J.-C., j'en ai déjà

⁷⁷ Je pense en priorité à l'auteur américain Zecharia Sitchin et au **psychiatre** russe Immanuel Velikovsky, et pourrais encore citer, pour l'Égypte antique, l'écrivain britannique Graham Hancock, autre désinformateur manifeste.

parlé, entre la cité-État d'Ur, ici, et la civilisation de l'Indus, dite harapéenne, qui fournit la Basse-Mésopotamie en or, en étain et en produits agricoles, ou encore de l'importation de pierres et de métaux en provenance du royaume d'Élam, de céréales et de dattes de Dilmun (actuel Bahreïn) et de bêtes d'élevage de Syrie, ce qui sous-entend, à Sumer, des voies de communication autant terrestres que maritimes et fluviales vers ce dernier pays ⁷⁸.

Remontant donc les grands fleuves, Tigre et Euphrate.

À y regarder de plus près, ces récits, qu'il convient malgré tout d'examiner avec réserve et recul, peuvent nous être d'une grande utilité pour acquérir une vue d'ensemble de la situation politico-économique au Proche-Orient au moment où surgissent les premières manifestations de l'État, visible et invisible.

Car je suis convaincu que le fait que ces contrées aient été, à l'époque de Sumer ou plus tard, autant de territoires régis par une forme étatique de gouvernement, ne doit rien au hasard. Peut-être que les Sumériens ont importé des produits de ces régions et exporté leurs institutions, en quelque sorte. J'ai même parfois le sentiment que ce qui est décrit là est un empire avant l'heure, fondé sur d'intenses et pérennes relations commerciales facilitées par l'accumulation des richesses en Mésopotamie et la situation géographique stratégique de la civilisation sumérienne.

Mais ceci, comme on dit, est une autre histoire.

J'en terminerai avec cette introduction, où il est à nouveau question de Sumer, en vous parlant de la déesse Ereshkigal, qui règne sur le Kur, le pays des morts, ou **monde souterrain**, décrit par la mythologie sumérienne. Même si, comme à chaque fois, les textes qui la mentionnent sont plus récents, la tradition relatant les événements de la vie de cette divinité remontent au fond des âges. Reine de la **nuît**, Ereshkigal est assimilée à la déesse babylonienne Inanna / Ishtar ⁷⁹, bien que certains récits en fassent sa sœur aînée. Or, je sais que George Washington, le fondateur et animateur des services secrets étasuniens avant de devenir le premier président américain, utilisait un symbole relatif à Ishtar, sous la forme de boutons cousus aux vêtements de ses espions afin que ceux-ci puissent se reconnaître entre eux.

⁷⁸ Jean Bottéro et Samuel Noah Kramer, *Lorsque les Dieux faisaient l'Homme*, Paris, Gallimard, 1989, pp. 165-188.

⁷⁹ En outre associée à la planète **Vénus** et, par ricochet, à Satan / **Lucifer**.

En anglais, ces objets étaient appelés « *spy buttons* ⁸⁰ ».



Fig. 15 : Bouton portant une étoile à huit branches, symbole de la déesse Inanna / Ishtar en lequel certains spécialistes voient aussi une **rose** stylisée. Or, nous le savons, cette fleur figure une allégorie du secret et, de ce fait, est un puissant symbole utilisé par les serviteurs de l'État invisible. En outre, lorsqu'un espion américain sous couverture était interrogé sur la signification de cet étrange bouton, il avait coutume de répondre que c'était un signe de sa loyauté envers la Couronne britannique, les huit « pétales » renvoyant, mentait-il, aux deux fois quatre branches des croix superposées de l'Union Flag, le drapeau du Royaume-Uni, qui représentaient les royaumes d'Écosse et d'Angleterre.

⁸⁰ Littéralement : les « boutons d'espion ».

Cette dernière invention illustre à merveille la capacité des francs-maçons, qui en sont à l'origine, bien sûr, à fabriquer des bobards en apparence plus vraisemblables que la vérité elle-même. À ce jeu-là, il faut le reconnaître, ces serviteurs de l'État invisible sont imbattables. Y compris à notre époque. Ainsi, quand un chercheur indépendant réussit à percer quelques-uns de leurs secrets, ils arrivent toujours à fournir une explication convaincante, bien que volontairement erronée et destinée à discréditer le découvreur et à décourager les curieux. Comment font-ils ? Eh bien, à l'instar de George Washington, ils inventent une justification plausible à l'avance et celle-ci sera exposée avec simplicité et aplomb à quiconque les questionnera alors. Idem pour la signification du « G » en franc-maçonnerie.

À les en croire, cela veut seulement dire « Géométrie ⁸¹ ».

L'on doit le dessin de ces « boutons d'espion » à deux personnes. L'Écossais Robert Scot, qui travailla à la confection du Grand Sceau des États-Unis d'Amérique au revers duquel se trouve le fameux « œil de la Providence », et le Français Pierre Eugene du Simitiere, assistant le comité chargé du design de ce même Sceau et qui proposa d'y introduire le symbole de l'œil qui voit tout, ou « *all-seeing eye* ». En résumé, des hommes très impliqués dans les affaires clandestines de l'État américain en devenir, visible et invisible. Sans grand doute francs-maçons, ils furent par ailleurs membres de plusieurs sociétés secrètes ⁸².

Ajoutez à cela qu'en tant que franc-maçon de très haut rang, Washington était initié à l'histoire secrète des services de renseignement. Il utilisait donc cette référence à Sumer en pleine connaissance de cause. Ses choix ne devant rien au hasard.

Quoi qu'il en soit, c'est la troisième référence à l'illustre civilisation après celle du quartier général londonien du SIS et le choix architectural pour le Parlement européen de Strasbourg,

⁸¹ À titre d'anecdote, il se murmure parfois que ce « G » signifie « *girmiz* », mot figurant en toutes lettres dans *Le Mystère des cathédrales*, de Fulcanelli, qui en fournit une brève étude du sens. À mon humble avis, c'est la vérité, même s'il convient de demeurer prudent, encore une fois.

⁸² Scot est alors inscrit à la Religious Society of Free Quakers, dont le symbole est, depuis le XIX^e siècle, une étoile à huit branches rouge et noire ! Quant à du Simitiere, il est un acteur éminent de l'American Philosophical Society, ces deux structures constituant des façades pour les services secrets étasuniens, ce qui est encore le cas de nos jours, soit dit en passant.

étudié précédemment, sans parler de la **rose** d'Ishtar qui renvoie à celle représentée sur le fameux *Rainbow Portrait* de la reine Élisabeth I^{re} d'Angleterre ; constatez de quelle habile manière les serviteurs de l'État invisible usent des mêmes symboles à des époques et en des régions du monde différentes, quelle que soit la nationalité des uns et des autres.

Et de tels exemples sont légion.

Je pense qu'après ça, vous tiendrez pour acquise l'origine sumérienne des services secrets étatiques. Pour autant, la franc-maçonnerie, essentiellement, puise sa symbolique en partie en Égypte, avec la pyramide et « l'œil qui voit tout » la surmontant au revers du Grand Sceau des États-Unis d'Amérique.

Y aurait-il un lien entre Sumer et ce pays ?

L'Égypte et l'empire universel

Nous l'avons vu, le sumérien apparaît, en tant que langue écrite sous une forme encore imparfaite, vers 3 500 av. J.-C., soit deux siècles après que le phénomène de transition étatique a touché la ville d'Uruk qui devient une cité-État à proprement parler. En ce qui concerne l'Égypte, c'est en 3 300 av. J.-C. que surgissent les premiers documents écrits en égyptien ancien, sous-entendant que l'État y est né environ deux cents ans plus tôt. Naturellement, il n'y a rien de systématique, ici. Il ne s'agit que d'une estimation hypothétique, bien que fort plausible.

Mais à quoi ressemble cette région en ces temps reculés ?

Eh bien, au milieu du IV^e millénaire, il est question de la période prédynastique et de la culture dite de Nagada II, et c'est à cette époque que les plus anciennes villes de la vallée du Nil sont bâties. Fermées par une enceinte qui les protège chacune des périls extérieurs, ces fières cités avancées sont constituées d'espaces organisés selon leur fonction : administration, habitat et aire sacrée, principalement. Je pense notamment à la ville d'Abydos, qui fut occupée par les dirigeants même de la période prédynastique. La civilisation égyptienne est alors divisée en royaumes rivaux, soit Bouto, au nord, et Nekheb, au sud. Plus tard, la Haute-Égypte et la Basse-Égypte voient aussi leurs traits culturels s'influencer les uns les autres et s'harmoniser, surtout sous l'effet de la nouvelle langue écrite.

Ce qui survient donc à partir de 3 300 av. J.-C.

Enfin, en quelques générations, ces royaumes vont s'unir, fusionnant en une seule entité. Là où il existait deux États plus ou moins antagonistes, il n'y en a plus qu'un, structuré, solide et, déjà, conquérant. Ainsi, vers 3 150 av. J.-C., règne Hor-Aha, peut-être le premier pharaon gouvernant l'Égypte unifiée. Il mène des campagnes militaires au sud, en Nubie, et renforce les possessions commerciales et territoriales de son pays du Sinaï à la Syrie, modelant ce qui constitue déjà l'embryon d'un empire à vocation universelle, que nous appellerons l'Ancien Empire⁸³.

Et sous lequel seront construites les grandes pyramides.

Certains érudits, un brin frileux, font débiter cet empire peu après 2 700 av. J.-C., succédant à la période thinite, ce qui paraît excessivement timide. Et c'est sous le règne du pharaon Djéser, entre 2 691 et 2 625 av. J.-C., qu'est érigé le premier d'une longue série de monuments pyramidaux de facture et de taille inégales. Ce type de prouesse architecturale connaît son apogée avec la pyramide de Khéops, vers 2 560 av. J.-C., et celle de Khéphren, une cinquantaine d'années plus tard. Jamais plus, ensuite, un édifice de ce genre n'arborera des dimensions comparables à ces deux derniers. C'est ici une énigme pour beaucoup. Pourquoi les Égyptiens n'ont-ils plus été capables de construire aussi haut, voire davantage ? Science et technique ne sont-elles pas censées progresser avec le temps ?

En principe, oui, mais ce n'est pas si simple.

Il est ainsi probable qu'au milieu du III^e millénaire, aient été réunis tous les moyens nécessaires à l'édification de ces monuments : un souverain tour-à-tour craint, respecté et aimé, une caste de prêtres toute-puissante, une administration étatique très développée, des forces de maintien de l'ordre redoutées, une propagande gouvernementale efficace, un pays riche, prospère et fier de son identité, une main-d'œuvre nombreuse et, bien sûr, un grand savoir-faire technique. Peut-être que cette combinaison heureuse ne se représentera plus en Égypte, ni n'importe où ailleurs, au cours des siècles suivants. Ce qui explique pourquoi, même de notre temps, il serait difficile de réaliser un projet aussi colossal. Ces pyramides figurant, en quelque sorte, l'âge d'or de l'État théocratique égyptien, visible et invisible.

⁸³ Par opposition au Nouvel Empire égyptien qui ne voit le jour que beaucoup plus tard, vers 1 580 av. J.-C., sous le pharaon Ahmôsis I^{er}.



Fig. 16 : Pyramide de Khéphren, sur le plateau de Gizeh, dont la hauteur initiale valait 143,5 m, coiffée d'un revêtement fait de calcaire. Concrétisation de la soumission du peuple profane face aux caprices du pouvoir étatique, cette image sera reprise par les serviteurs de l'État, visible et invisible, jusqu'à notre génération. Il est donc logique de voir cet édifice utilisé en tant que symbole par l'IAO étasunien (voir Fig. 8), les révolutionnaires de 1789 ou la franc-maçonnerie internationale. Ceci dans une démarche qui relève à la fois de la nostalgie déplacée et de la provocation gratuite. Comme pour dire aux non initiés : « Du haut de cette pyramide, l'œil des siècles vous surveille. »

Pas étonnant, en ces circonstances, que l'Égypte ait hérité, dans la Bible, du surnom de « maison de servitude ⁸⁴ », sans doute en mémoire de cette triste époque dont les touristes naïfs se repaissent, impressionnés par ses chefs-d'œuvre, incapables de comprendre ce que leur seule existence signifie en réalité.

Car, sans parler d'esclavage stricto sensu, il est évident que ce n'est pas sans heurts qu'ont été mobilisées autant de ressources humaines, matérielles et financières. Nous sommes

⁸⁴ « Je suis l'Éternel, ton Dieu, qui t'ai fait sortir du pays d'Égypte, de la maison de servitude. » (Exode 20, 2)

bien loin de l'administration de Jéricho qui réussit à convoquer ouvriers et maîtres d'œuvre pour construire des fortifications utiles à tous. Là, c'est le seul État, ses serviteurs et sa tête, le pharaon, inclus, bien sûr, qui sont exaltés. Ces pyramides nous montrent ce que l'homme à genoux, vaincu, est capable de faire, au comble de l'idolâtrie, lorsqu'une caste de prêtres hypocrites habille son souverain des vêtements d'un dieu, à grand coup de sermons, de menaces et de mythes forgés de toutes pièces. Apogée de l'État, oui, et du mensonge d'État aussi, qui n'aurait donc jamais eu aucun équivalent dans l'histoire humaine.

Par comparaison, la pyramide d'Ahmôsis, érigée pour le souverain du même nom, dont le règne marque la fondation du Nouvel Empire égyptien, mille ans plus tard, ne culminait qu'à quarante-cinq mètres. Ironiquement, il n'en reste plus grand-chose aujourd'hui, et ce sera la dernière pyramide édifiée par un pharaon. En dépit de ça, le Nouvel Empire est considéré, par la science officielle, comme le moment où surgissent les plus vieux embryons de services de renseignement. Naturellement, cela ne tient pas debout une seconde. Personne ne peut en effet croire que cette période de l'histoire égyptienne, qui n'est que l'ombre de l'Ancien Empire en termes de puissance étatique, a pu voir naître les premiers services secrets de l'humanité. Ceux-là lui sont très antérieurs. En pays d'Égypte et, avant, à Sumer.

Dès lors, de quelle manière peut-on s'y retrouver ?

Reconstituer la véritable histoire de l'État invisible, que ce soit en Égypte ou ailleurs, est presque un casse-tête insoluble. En vérité, nous ressentons ici la pertinence de la célèbre citation due à l'écrivain George Orwell dans son roman *1984* : « *Who controls the past controls the future. Who controls the present controls the past.* » J'ai coutume de la traduire en tenant compte de la polysémie du verbe anglais « *(to) control* ⁸⁵ » sur laquelle Orwell joue pleinement, avant d'en inverser les deux phrases, ce qui rend mieux compte de son sens profond. Cela donne donc : « *Qui gouverne le présent dicte le passé. Qui dicte le passé contrôle le futur.* » Les historiens, les archéologues, et même les paléanthropologues, sont liés de tout temps à l'État, visible et invisible, et l'aident, par leurs travaux, à dicter *notre* passé.

⁸⁵ En anglais, « *(to) control* » peut signifier « contrôler » quelqu'un, « dicter » un comportement, sa loi, etc., ou encore « gouverner, diriger » un pays.

Concrètement, cela se traduit par une réécriture partielle, après filtrage, des informations relatives à l'Égypte antique et à ses services secrets tels que les vraies preuves archéologiques les révèlent. Dans son récit, George Orwell précise que si toutes les sources racontent la même chose, alors les mensonges passent à l'histoire et deviennent des vérités que plus personne, dans le grand public, ne contestera⁸⁶. Ainsi, quand les organes de l'État, visible et invisible, ordonnent, dans le silence des loges maçonniques, des sociétés occultes et des clubs élitistes, à leurs membres historiens, archéologues et paléoanthropologues, de taire telle découverte ou de tronquer telle autre relative à la façon dont les services secrets fonctionnaient, le passé est bel et bien réécrit, à la dictée de ceux qui gouvernent le présent.

Ce n'est pas, hélas, un fantasme, une peur irraisonnée. Il suffit d'ouvrir les livres d'histoire qui affirment que les services de renseignement dignes de ce nom naquirent seulement à compter de 1 580 av. J.-C. avec le Nouvel Empire égyptien, alors qu'il est démontré que l'État était bien plus développé mille ans auparavant, du temps de l'édification des grandes pyramides. N'importe lequel de ces érudits le sait. Les services secrets, par définition, étant au moins aussi anciens que l'État dont ils sont censés assurer la sécurité et défendre les intérêts.

Néanmoins, il ne faut pas désespérer.

Car les historiens officiels ont justement admis que la puissance et l'efficacité de l'État au début du Nouvel Empire égyptien (vers 1 580 av. J.-C.) étaient bien moindres que celles constatées aux prémices de l'Ancien (en 2 700 av. J.-C., selon la chronologie dominante⁸⁷). Il en résulte que tout chercheur doué de bon sens est forcé d'attribuer au second les réalisations du premier en matière de sécurité, intérieure et extérieure.

⁸⁶ Ceci posé, je tiens à dire que je ne fais nullement de Orwell une sorte d'authentique « lanceur d'alerte » opposable aux désinformateurs Edward Snowden et Julian Assange, n'ignorant pas que l'écrivain était lié à Celia Kirwan, née Paget, proche des services de renseignement britanniques avec qui il travailla, notamment peu avant sa propre mort, tout en dénonçant des journalistes, auteurs et scientifiques sympathisants communistes. (D'après Rémi Kauffer, *Histoire mondiale des services secrets*, Perrin, 2015, p. 493.)

⁸⁷ Pour ma part, je le rappelle, les débuts de l'Ancien Empire égyptien se situeraient quatre ou cinq siècles plus tôt, vers 3 150 av. J.-C., exactement.

Pour faire simple, tout ce que les érudits, historiens et archéologues en tête, accordent aux services de renseignement pour la période du Nouvel Empire était forcément déjà en place, parfaitement fonctionnel, au début de l'Ancien Empire égyptien, un millénaire avant. C'est pourquoi, si nous étudions ce qui se passait dès 1 580 av. J.-C., toujours selon la science officielle, nous aurons malgré tout une idée assez claire et précise de ce qui était d'actualité vers 2 700 av. J.-C., voire, comme j'en suis convaincu, dès l'aurore de la civilisation de l'Égypte antique, autour de 3 150 av. J.-C. ; bien entendu, c'est là une méthode de travail empirique dont on peut discuter la légitimité.

Mais pouvons-nous réellement faire autrement ?

Parce que, soit nous naviguons à vue avec les moyens du bord sur un océan de mensonges, de manipulations, volontaires ou pas, et de non-dits suspects, soit nous nous en remettons aveuglément aux historiens qui, hélas, ne semblent pas décidés à nous parler de la véritable genèse de l'État invisible.

Ainsi, prenons par exemple l'ouvrage du journaliste et historien français Rémi Kauffer, *Histoire mondiale des services secrets*, qui fait autorité en ce domaine. D'entrée, l'auteur fera l'impasse sur trois millénaires d'histoire puisqu'il ouvre son livre sur les moyens cryptologiques à la disposition des Grecs du cinquième siècle avant l'ère chrétienne. Exit, de facto, les Assyriens, l'Égypte antique et Sumer ! Curieux choix, du reste, que ne fit pas, en son temps, le Tchèque Francis Dvornik, à qui l'on doit une riche étude, en langues anglaise, intitulée *Origins of Intelligence Services*, qui débute donc avec le Nouvel Empire égyptien. Et même si cette œuvre, publiée en 1974, n'est pas sans défaut, elle n'en demeure pas moins unique en son genre. Je n'ai pas manqué de l'utiliser pour mes propres travaux.

Quant au livre de Kauffer, n'allez pas imaginer que je vous invite à ne pas en prendre connaissance. Au contraire. Lisez-le, car c'est un bel ouvrage, quoique discrètement très incomplet. Et pour la défense de Rémi Kauffer, lui, au moins, a eu la décence de préférer l'omission au mensonge caractérisé. Et son étude de demeurer une référence, autant pour ce qu'elle contient, sous une forme explicite ou à peine voilée, que pour ce qui n'y figure pas. Aux curieux de combler les blancs, ce qui leur sera aisé après avoir assimilé le contenu de mon livre.

À la vitesse de la lumière

Je disais juste avant cela que l'ouvrage de Francis Dvornik était d'un genre unique. C'est la vérité. Néanmoins, il convient de signaler qu'à la base, pareille œuvre lui fut commandée en 1948 par le général américain William J. Donovan⁸⁸, dit « Wild Bill », ancien directeur de l'Office of Strategic Services (OSS), agence de renseignement militaire en temps de guerre des États-Unis créée en 1942 et dissoute en 1945. L'un des prédécesseurs de la CIA, pour faire simple. En bref, pas exactement un livre à l'acte de naissance anodin. Je soupçonne ainsi Dvornik, dont l'étude devait s'adresser au grand public, de s'être autocensuré, peut-être à la demande de l'officier de renseignement, afin de ne pas trop en dire sur la genèse des services secrets. Mais, encore une fois, si vous maîtrisez l'anglais, jetez-vous sur cet ouvrage.

Censure ou pas, c'est une vraie mine d'informations.

L'auteur y rappelle d'emblée une évidence, à savoir que pas un État de grande dimension, qu'il fut république, royaume ou empire, n'aurait pu se maintenir sans le concours de services de renseignement particulièrement efficaces, qui plus est sur la longue durée. D'autant que, comme le signale Francis Dvornik, ces régimes étaient pour le moins négligents quant au bien-être économique et social de leurs sujets⁸⁹. C'est particulièrement le cas du Nouvel Empire qui, mu par une politique expansionniste, éprouve alors d'une manière accrue le besoin d'en savoir plus sur la situation de ses voisins, l'état d'esprit des peuples de chaque contrée qu'il a soumises et celui des citoyens égyptiens eux-mêmes, souvent écrasés d'impôts et confrontés aux rigueurs résultant des guerres menées par leur avide souverain.

Tout cela n'étant pas de nature à les rendre dociles.

Et au-delà de cette quête d'informations utiles, il fallut à l'administration impériale les obtenir de la façon la plus rapide possible. Épineux problème qui fut toutefois résolu avec brio par

⁸⁸ Pour info, Donovan fit carrière dans l'**armée**, intégrant le **Renseignement** militaire, et fut aussi **avocat** et **diplomate**, quatre professions de l'État visible et invisible que j'ai proposées comme marqueurs permettant d'identifier des membres des services secrets, déclarés ou non. Ce qui confirme une nouvelle fois la pertinence de mon hypothèse de travail.

⁸⁹ Francis Dvornik, *Origins of Intelligence Services*. New Brunswick, N.J.: Rutgers University Press, 1974, pp. XV-XVI.

les éminences grises de l'État invisible bien longtemps avant, au moyen d'un système de communication étonnant mais efficace.



Fig. 17 : Carte simplifiée du Proche-Orient vers 1 450 av. J.-C., où le Nouvel Empire égyptien figure la puissance dominante. Au centre, les habitants de la péninsule arabe sont des éleveurs nomades pratiquant le pastoralisme (phase I), tandis que ceux du Caucase ont constitué des sociétés agricoles avancées (phase II) tendant vers une organisation étatique. Manquent le royaume d'Élam en Perse et des États disséminés en Anatolie (phase III).

En anglais, on les appelle « *fire signals* », ou « signaux de feu ». C'est l'une des plus anciennes formes de communication visuelle longue-distance, consistant en des postes d'observation, des tours de quelques mètres de hauteur, au sommet desquelles les hommes de garde, ou « *watchmen* », allumaient un feu pour avertir le poste suivant – qui faisait de même, et ainsi de suite – qu'un ou plusieurs événements venaient de se produire et qu'un courrier à cheval était parti avec de plus amples détails réunis en un document officiel. Pendant que le cavalier se dirigeait vers le relais le plus proche, en direction, par exemple, de la capitale du royaume ou d'une garnison militaire d'importance, chaque poste d'observation faisait allumer à son tour un feu et, de cette manière, l'information ou alerte initiale circulait très vite.

Une fois le dernier poste atteint, l'autorité ainsi prévenue pouvait mobiliser ses forces sans avoir à attendre le coursier. Le système de communication n'étant mis à contribution qu'en cas de problème majeur, telle une invasion ou un soulèvement, ce branle-bas de combat ne risquait pas de s'avérer inutile. Puis l'ultime cavalier arrivait en possession du précieux document. Celui-ci consulté, la riposte était immédiate. Un temps plus qu'appréciable avait été gagné, ce qui rendait l'entretien et le perfectionnement du système de « *fire signals* » indispensables.

Quelle distance ces signaux lumineux étaient-ils capables de parcourir en une heure, selon les savants ? Difficile à dire car, de nos jours encore, ce type de données n'est pas accessible au grand public et s'accompagne d'une désinformation de la part de certains chercheurs, minorant les estimations obtenues. Mais si les postes d'observation se trouvaient, mettons, tous les dix kilomètres, et qu'il fallait cinq minutes pour allumer un feu et générer assez de lumière et de fumée pour être vu par les gardes du poste suivant, cela représente environ cent vingt kilomètres par heure, soit la distance de Dunkerque à Perpignan en moins de huit heures. Et cela, il y a des millénaires d'ici, rendez-vous compte ! Les services secrets, en effet, n'ont pas attendu l'ère de la NSA pour utiliser la technologie à leur disposition.

D'après le Tchèque Dvornik, les Assyriens du temps du roi Assurbanipal, qui régna dès 669 av. J.-C., usaient de ce système avec une grande maîtrise. Les postes d'observation étaient espacés les uns des autres d'une distance égale à un *bêru*, unité de mesure valant celle de deux heures de marche, soit sans

doute une petite douzaine de kilomètres. Quant aux relais où le cavalier, ou courrier, confiait le message à un autre agent secret qui partait immédiatement avec un cheval frais, ils étaient séparés par deux *bêru*, probablement environ vingt-quatre kilomètres. Je me souviens qu'au Moyen Âge, en Europe, les relais étaient espacés de deux dizaines de kilomètres, ce qui confirmerait notre propre estimation. Tout ça pour vous donner un ordre d'idée et vous permettre d'imaginer cette organisation.

Celle-ci supposait naturellement des routes d'une bonne qualité. En général, il en existait au moins une dans les sociétés étatiques de l'Antiquité, que l'on baptisait la « route royale ». C'était cette voie, spécialement aménagée pour pareil usage, que les services postaux empruntaient. Il en va de même sous le Nouvel Empire égyptien et, j'en suis persuadé, dès l'Ancien, il y a cinq mille ans. D'ailleurs, ce pays passe pour avoir inventé le premier service postal digne de ce nom et le fait qu'un État en soit pourvu est le gage, pour peu qu'il l'entretienne avec soin, d'un système de communication épistolaire rapide et sûr.

Je reviendrai plus tard sur ce point capital.

En outre, Francis Dvornik est très précis pour ce qui est des distances énumérées ci-avant. Il les retrouva même dans un récit stupéfiant sans pour autant en mesurer toute la profondeur et la portée. Je ne peux résister à l'envie de vous le narrer.

Il s'agit d'un texte traitant de **magie**, de sorcellerie, que des archéologues ont exhumé de la bibliothèque personnelle du roi Assurbanipal, où il est question d'un homme qui apostrophe une **sorcière** en l'accusant d'allumer des feux à chaque *bêru* et d'envoyer des messagers tous les deux *bêru*, ce qui figure une évidente allusion au système postal assyrien ⁹⁰.

Et dans un autre récit, ce même personnage évoque la quasi omniprésence de la sorcière et de son **art** magique, en ces termes, une fois traduit par mes soins : « Elle est [comme] chez elle dans toutes les contrées, elle franchit toutes les montagnes, elle marche dans les rues, elle entre dans les maisons, elle infiltre les forteresses, elle est présente sur toutes les places de marché. Son pas rapide est admiré et redouté. ⁹¹ » Dvornik voit

⁹⁰ Dont usent aussi, je le rappelle, les coursiers à cheval de l'État invisible.

⁹¹ Francis Dvornik, *Origins of Intelligence Services*. New Brunswick, N.J.: Rutgers University Press, 1974, pp. 19-20.

en ce dernier texte l'admiration ressentie par l'Assyrien moyen pour l'institution que représente le service postal étatique et, en filigrane, la crainte dont sont à l'origine les messagers royaux, ses agents secrets, selon les mots mêmes de l'auteur, ajoutant qu'ils sont les **yeux** et les **oreilles** du monarque, lui rapportant tout ce qu'ils ont appris de leurs différents périples.

En creux, cela signifie tout autant que l'État assyrien avait alors à sa disposition une espèce de police secrète qui espionnait les citoyens ordinaires, ce que Francis Dvornik note à son tour, confirmant ainsi ce que je disais à propos de la première cible du pouvoir : le peuple profane, vu tel un ennemi intérieur potentiel.

Quant à ce curieux récit mettant en scène un homme aux prises avec une sorcière, je pense qu'il s'agit d'une description codée, à l'usage d'initiés, traitant à la fois du système postal et d'une fraction bien spécifique des services de renseignement assyriens. Comme nous l'avons déjà constaté, l'occultisme, la sorcellerie, les « *black arts* », servent de couverture à toutes sortes d'activités clandestines liées à l'État invisible. C'est le cas, ici, en Assyrie, et je sais que des textes similaires ont été retrouvés concernant, cette fois, l'Égypte antique.

De nos jours encore, il est possible d'extraire des données relatives aux services secrets médiévaux en relisant, à l'aune de cette hypothèse de travail, les traités alchimiques, de sorcellerie et de magie noire de l'époque. Manière commode de dissimuler des renseignements confidentiels à la vue de tous ou presque.

Songez à Isaac Newton et à son obsession pour l'alchimie.

Beaucoup d'autres exemples de ce type existent et j'aurai l'occasion de vous en reparler. Ils donnent, du reste, une idée fidèle de la toute-puissance, déjà, des services secrets antiques. Et ce qui est valable en Assyrie, autour de 650 av. J.-C., l'est tout autant en Égypte et à Sumer, un à trois millénaires plus tôt.

Djéhouty et les quarante voleurs

Derrière ce nom se cache l'un des plus grands généraux du pharaon Thoutmôsis III (1481-1425 av. J.-C.), et le responsable de la prise de Jaffa, port très ancien de la Méditerranée orientale aujourd'hui incorporé à Tel Aviv, l'actuelle capitale de l'État d'Israël, qui l'annexa voici soixante-dix ans.

Cet officier est l'Ulysse de l'Égypte antique.

Il partage son prénom avec Thot, ou *Djehouty*, en égyptien ancien, divinité que les Romains et les Grecs assimileront à **Mercure** / Hermès, l'un des symboles de l'État invisible croisé à plusieurs reprises dans cet ouvrage. Néanmoins, ce n'est pas ce que ce militaire a de plus extraordinaire. Jugez plutôt.

Dans le but de conquérir la ville de Jaffa, lui vient l'idée de dissimuler ses meilleurs guerriers dans des paniers envoyés ensuite, à dos d'âne, au gouverneur cananéen de la cité qui, croyant recevoir des présents, leur ouvre tout grand les portes de celle-ci. Mal lui en prend, bien entendu, et le port de Jaffa tombe au moyen de cette ruse de guerre rappelant l'épisode du fameux cheval de Troie relaté par Homère dans son *Odyssée*.

Fait d'arme historique, l'évènement marque les esprits, impressionne autant qu'il amuse des générations de citoyens du Nouvel Empire mais aussi de Perses et d'Arabes, tant et si bien qu'il servira de source d'inspiration à un conte égyptien puis, via la tradition orale, à un récit que vous connaissez tous, celui d'*Ali Baba et les Quarante Voleurs*, qui comporte effectivement une scène semblable. Il est d'ailleurs plausible que le poète Homère ait lui-même puisé dans l'histoire de l'Égypte pour composer cette partie de l'*Odyssée* relative à la capture de la ville de Troie.

À ce sujet, je fais en partie mienne l'opinion de nombreux chercheurs qui pensent que l'on doit à des érudits athéniens du VI^e siècle av. J.-C. d'avoir inventé le personnage d'Homère, qui n'aurait donc pas existé. À mon avis, il est plausible que celui-ci fut un personnage réel, peut-être poète, en effet, mais qu'il n'est pas l'auteur des œuvres qui lui furent attribuées très longtemps après sa mort. Nous rencontrons un problème similaire avec William Shakespeare, derrière lequel se cache ce qui ressemble à un comité d'écriture, soit un collège d'écrivains chargés de rédiger des pièces de théâtre par la suite attribuées à un homme réel, sans doute talentueux, mais qui n'en est pas le créateur. C'est ici l'un des moyens dont use l'État invisible pour diffuser des idées fortes, en toute discrétion, auprès des populations.

Procédé qui est toujours d'actualité, cela va sans dire.

Mais revenons au conte *Ali Baba et les Quarante Voleurs*. Tout d'abord, je relève une deuxième connexion avec la divinité Mercure / Hermès, justement celle des **voleurs**. Ensuite, le héros découvre que ceux-ci conservent un trésor à l'intérieur d'une **grotte**, l'un des symboles du **monde souterrain**, dans laquelle il

n'est pas possible d'entrer sans prononcer une phrase spécifique, faisant office de mot de passe : « Sésame, ouvre-toi ! » et d'en sortir, ce qui n'est pas un détail, grâce à une autre phrase : « Sésame, ferme-toi ! » Si vous connaissez cette histoire, vous vous souviendrez que le rusé Ali Baba pénètre en la caverne au crépuscule. Il attend donc la **nuît**, c'est-à-dire le temps de l'État invisible par excellence. Et son frère, Cassim, est découpé en morceaux, tel Osiris, dieu principal de l'*underworld* égyptien.

Or, ce dernier est l'époux de la déesse **Isis**, ce qui renvoie à Alice, le personnage des romans de Lewis Carroll qui, vous l'aurez compris, présente des points communs avec Ali Baba, à commencer par la consonance de leurs prénoms respectifs, Ali et **Alice**, et le fait que l'un comme l'autre visitent l'intérieur de la terre, le premier, une grotte, la seconde, les profondeurs du terrier d'un lapin. Trop de coïncidences tuent le hasard...

Et que dire du mot « sésame », qui fait référence à la plante éponyme dont l'huile était utilisée lors de rites magiques en Babylonie et, avant cela, à Sumer ? Décidément, tout ramène tôt ou tard à cette civilisation, berceau de l'État invisible. D'où ces multiples références dans *Ali Baba et les Quarante Voleurs* qui, à l'instar du texte anonyme assyrien cité par Dvornik dans son livre ou des traités d'alchimie du Moyen Âge, sert à crypter, à coder, des informations réelles concernant les services secrets au sens large. Et ce depuis l'invention de l'écriture. Avant ça, et la création de l'État, visible et invisible, voici presque six mille ans, il y avait la tradition orale. Aujourd'hui, ont pris le relais les romans, les longs-métrages et les séries télévisées. Tous les supports sont permis, pourvu que le profane n'y voie que du feu.

Ce que nous pouvons dire, enfin, c'est que ce conte a en effet marqué les esprits, jusqu'à notre époque. En français, un « sésame » est ainsi devenu une « méthode appropriée (mot de passe, lettre de recommandation, pot-de-vin, etc.) pour se faire ouvrir un passage gardé », ou être introduit dans un lieu clos et réservé. Toujours par analogie avec le récit mettant en scène Ali Baba, le sésame figure ce qui permet « de se faire admettre dans un certain milieu, une certaine société », d'obtenir quelque chose, voire de surmonter tous les obstacles. Quant à la mention de la grotte, tout le monde connaît l'expression « caverne d'Ali Baba », désignant un endroit où sont entreposés des objets aussi divers que précieux. En Inde, la graine de sésame était censée avoir des propriétés magiques et symbolise l'immortalité.

Sumer en importait justement en provenance de ce pays ⁹².

Les yeux et les oreilles qui traînent

Ce qui frappe d'emblée, c'est le nombre et la diversité des sources d'information dont dispose le Nouvel Empire égyptien en matière d'espionnage. Il y a tout d'abord les commandants de garnison stationnés en les murs des cités conquises, servis par une troupe, souvent zélée, d'autochtones qui sont redevables à l'occupant de leur avoir fourni un emploi, par exemple, ce en échange d'informations utiles en temps réel. Ce sont, en quelque sorte, les collaborationnistes de ces temps reculés. Ils sont les soutiens acquis des gouverneurs mis en place par le pouvoir impérial et savent sécuriser l'acheminement de renseignements fiables. Chacun d'eux n'agit pas pour autant à visage découvert, tant les risques de représailles sont élevés, mais ces personnes sont plus ou moins identifiées par la population soumise.

Autre possibilité d'acquérir des nouvelles sûres à propos de l'état d'esprit des vaincus, les membres de l'aristocratie, que le pharaon ou le vizir envoie dans les territoires conquis pour collecter le tribut. Ces fonctionnaires particuliers sont souvent appelés les « **messagers** du roi ». Au cours de leurs différentes visites, ils consignent par écrit ce qu'ils voient, entendent et comprennent du comportement des populations tributaires ainsi que de la nature de leurs relations avec les ennemis de l'Empire susceptibles de les utiliser sur les arrières de ce dernier ⁹³.

Toujours cette peur du traître, de l'adversaire intérieur.

Chaque « **messenger** du roi » est parfois appelé « le premier aurige de sa Majesté », car c'est aussi un conducteur de char ⁹⁴, son moyen de déplacement de prédilection. C'est encore un

⁹² Ali Baba et son frère Cassim sont d'ailleurs, tous deux, fils de **marchand**, profession incontournable pour rassembler des informations et espionner.

⁹³ Francis Dvornik, *Origins of Intelligence Services*. New Brunswick, N.J.: Rutgers University Press, 1974, p. 6.

⁹⁴ Cette image évoque, à mon sens, le char solaire, allégorie cosmologique figurant la course de l'astre du jour à travers le ciel dans de nombreuses mythologies. Or, le soleil est, nous l'avons vu, un puissant symbole de l'État visible, tandis que le « **messenger** du roi » est précisément au service de ce dernier. Pareil choix des mots ne résulte évidemment pas du simple hasard.

officier plénipotentiaire qui ne rend compte qu'au vizir, voire au pharaon lui-même. Son recrutement exige de grandes qualités, à commencer par une loyauté indéfectible envers le souverain.

Ensuite, les caravanes de **marchands** voyageant depuis la Babylonie jusqu'en Syrie, en Palestine et en Terre d'Égypte sont sollicitées par le pouvoir dans le but de récolter des informations pertinentes, ce à partir du moment où le delta du Nil devient le principal centre du commerce moyen-oriental.

De la même façon, les marins phéniciens fournissent aussi des renseignements capitaux aux autorités égyptiennes. Le fait que les pharaons occupent les ports de Syrie les irritent au plus haut point mais parce qu'ils ont accès à l'immense marché du Nouvel Empire, chacun d'eux s'accommode de la situation ⁹⁵. Tant que le roi permet qu'ils écoulent leurs marchandises sur les places populeuses de la Haute-Égypte, la soif de l'or l'emporte sur la fierté identitaire et la volonté d'indépendance ⁹⁶.

Il y a enfin, dans une moindre mesure, les espions nés au sein de la **diaspora** égyptienne en Méditerranée orientale, pour la plupart. Ces individus sont les yeux et les oreilles du Nouvel Empire en ces régions et ne manquent pas une occasion de faire remonter des informations utiles vers le pays de leurs ancêtres.

De station en station

J'ai évoqué les « messagers du roi » à plusieurs reprises. C'est que leur rôle est primordial au temps du Nouvel Empire égyptien. Sous le court règne de Richard III d'Angleterre, en 1485, fut créée une fonction similaire assurée par John Norman, que le monarque chargea alors de lui délivrer en main propre des documents secrets à intervalle régulier. Pareil type de mission ne date donc pas d'hier et avait sans doute déjà cours à Sumer, il y a cinq ou six mille ans d'ici. Plus près de nous encore, il existe

⁹⁵ Voilà du reste un fait constatable à toutes les époques, et particulièrement à la nôtre. C'est seulement lorsque les intérêts commerciaux et pécuniaires des marchands sont menacés que ceux-ci se retournent contre leurs bienfaiteurs et entament de financer d'autres maîtres pour expulser les anciens. Comme on dit dans les milieux de l'argent-roi : « Les affaires sont les affaires ».

⁹⁶ Francis Dvornik, *Origins of Intelligence Services*. New Brunswick, N.J.: Rutgers University Press, 1974, p. 7.

aujourd'hui, au Royaume-Uni, une unité spéciale appartenant à la **diplomatie** britannique, le Corps of Queen's Messengers, composé de coursiers utilisés pour transporter et délivrer des documents confidentiels ou d'importance aux ambassades et consulats de la nation disséminés à travers le monde ⁹⁷.

S'agissant de l'Égypte antique, ces messagers disposaient, en territoire conquis, de « stations » où ils pouvaient faire halte afin de se restaurer, se laver et dormir en toute sécurité, logés au cœur même de la population chez des sujets loyaux envers le pharaon et son administration. Ces hommes sont mentionnés dans un autre conte, décidément, appelé le *Roman de Sinouhé* ⁹⁸, du nom de son principal protagoniste qui aurait vécu sous le règne d'Amenemhat I^{er}, soit entre 1991 et 1962 av. J.-C., quatre siècles avant la fondation du Nouvel Empire, soit dit en passant.

Sinouhé et son histoire auraient, dit-on, inspiré certains passages de la Bible et, plus récemment, l'œuvre de Shakespeare (oui, encore lui), de par les thèmes que le récit des péripéties de Sinouhé propose au lecteur. Je remarque que ce dernier prénom signifie, une fois traduit en français, « fils du sycamore ». Or, ce végétal est, chez les Égyptiens anciens, rien moins que l'Arbre de la vie, associé à la déesse Hathor ; n'avons-nous pas déjà croisé un symbole d'immortalité et de vie éternelle avec le sésame dans *Ali Baba et les Quarante Voleurs*, conte où il était déjà question, même en filigrane, des services de renseignement de l'Égypte ancienne ? Encore une fois, ces connexions n'en finissent pas d'étonner. Ces textes, initiatiques, selon certains, le sont peut-être en effet, au premier sens du terme.

Car destinés aux initiés de l'État invisible.

Mais revenons à ces stations où s'arrêtaient régulièrement, en toute discrétion, les « messagers du roi ». Cela me fait penser à un épisode de l'Ancien Testament, justement, celui de Rahab, la **prostituée**. Habitante de Jéricho, cette femme recueille deux espions juifs envoyés par Josué qui prépare l'assaut de la ville et la conquête de la région. Quand les soldats de la cité viennent

⁹⁷ Ces courriers, ou coursiers, sont recrutés parmi l'ancien personnel de l'**armée** britannique, illustrant une nouvelle fois les ponts existant entre l'État visible et sa contrepartie invisible, les services secrets au sens large.

⁹⁸ Ou, plus prosaïquement, le *Conte de Sinouhé*, qui a notamment inspiré le romancier finlandais Mika Waltari, auteur, en 1945, de *Sinouhé l'Égyptien*.

frapper à la porte de sa maison, elle reconnaît avoir accueilli les étrangers mais ment en leur jurant qu'ils ne s'y trouvent plus. La croyant, les gardes repartent et, pendant ce temps, les agents hébreux peuvent fuir et rejoindre les troupes de Josué à qui ils narrent leur mésaventure⁹⁹. Lorsque le siège de Jéricho a lieu, la ville est prise et sa population passée au fil de l'épée, sauf Rahab et sa famille, épargnés pour service rendu au vainqueur¹⁰⁰.

C'est en tout cas ce que raconte le récit biblique.

Pour ce qui nous intéresse, notez la qualité de cette femme qui, de par sa profession, est une marginale. Or, je vous ai signalé que l'État invisible avait, de tout temps, recruté parmi les personnes qui, pour quelque raison que ce soit, étaient vues comme des **marginiaux**. Ce que sont les prostituées de ce temps. Nul doute que les stations des « messagers du roi » du Nouvel Empire nous surprendraient par leur nature : bordel, repaire de sorcière, bois fréquenté par des vagabonds, taverne faisant office de lieu de rencontre clandestin pour des amants homosexuels.

Bref, partout où l'on ne penserait pas trouver des espions.

Chacune de ces stations devait aussi servir d'endroit sûr où déposer des informations confidentielles à l'extérieur, sous forme de messages codés par exemple. Ce qui est appelé, dans la communauté du renseignement, une « *dead drop* », c'est-à-dire un emplacement discret, souvent de petite taille, permettant à deux individus d'échanger entre eux sans avoir à se rencontrer en personne. Le fait de ne pas être présents, l'un l'autre, en un même lieu, évitant d'être suspecté et arrêté. Les « boîtes aux lettres mortes », en français, ou « *dead drops* », ont souvent été utilisées à Moscou et Washington pendant la Guerre froide et existent toujours, un peu partout dans le monde. Parfois, c'est une entaille dans un arbre, un trou dans un mur, où un agent laisse une clef USB, un morceau de papier ou un simple objet.

Vous en avez probablement déjà vu, sans le savoir¹⁰¹.

⁹⁹ Josué 2, 1-24.

¹⁰⁰ En fait, avant de quitter sa demeure, les deux espions, ou agents secrets juifs, lui auraient demandé d'attacher un cordon de fil écarlate à la fenêtre par laquelle Rahab les avait faits descendre, afin que, plus tard, les troupes de Josué ne tuent pas les occupants de la maison.

¹⁰¹ Alimentée à une heure précise, la « *dead drop* » est un système d'échange simple et fiable à la fois. Il suffit que le second agent se présente à cet endroit au bon moment pour vérifier si quelque chose y a été déposé à son intention.

En outre, il est possible qu'il existât des stations pour les espions égyptiens jusqu'en Nubie, puisque l'activité des agents secrets du pharaon y était intense. C'est sous Amenhotep III, qui régna durant la première moitié du XIV^e siècle av. J.-C., qu'un complot fomenté par des rebelles hostiles fut ainsi tué dans l'œuf, ce qu'une stèle commémorative mentionne ¹⁰². Peut-être qu'une autre prostituée aura aidé, qui sait ? Je pense enfin qu'il n'est pas si étonnant que la Bible évoque des faits d'armes liés à l'espionnage et à des missions de renseignement de haute volée. L'Ancien Testament, surtout, regorge de récits où il est fait mention d'agents juifs, le livre de Josué n'étant en aucun cas une exception. Et la tradition des Hébreux de Moïse, Josué et David, de lier leur histoire collective à celle de l'Égypte.

Il y a sans doute une excellente raison à cela.

À la fin du chapitre précédent, j'ai émis l'hypothèse selon laquelle les ancêtres des juifs modernes, ceux que nous appelons les Hébreux, descendaient peut-être d'une ethnie sumérienne. En effet, les fondateurs des cités-États mésopotamiennes, semble-t-il, ne formaient pas un peuple ethniquement homogène. Il est même probable que ces gens ne raisonnaient pas en ces termes et se percevaient tel un tout, en dépit des origines diverses des uns et des autres, commerçants, prêtres, dirigeants ou encore agriculteurs. Établie à un carrefour géographique stratégique entre l'Asie, l'Europe et l'Afrique, la terre de Sumer a dû attirer des hommes et des femmes venant de nombreuses régions plus ou moins proches de celle-ci. Disons donc qu'il y eut un peuple sumérien comme il y a aujourd'hui un peuple français.

Nous ne descendons pas tous de fiers Gaulois.

J'entends par-là qu'il est quasi impossible de déterminer les caractéristiques de cette ethnie sumérienne qui, plus tard, fut désignée sous le nom d'Hébreux, si tant est que cette hypothèse soit fondée, bien sûr. Mais comme les juifs antiques, voici plus de trois mille ans, s'affublèrent d'une origine sumérienne héritée du patriarche Abraham, la piste mérite d'être creusée. D'autant que ce n'est pas le seul indice à notre disposition.

En effet, rappelez-vous du nom de Tel Aviv.

¹⁰² Francis Dvornik, *Origins of Intelligence Services*. New Brunswick, N.J.: Rutgers University Press, 1974, p. 10.

L'actuelle capitale de l'État d'Israël a été appelée ainsi en référence au lieu-dit de Tel Abib, situé tout près de Babylone, la Mésopotamienne. Cette graphie se veut fidèle à la prononciation dudit lieu en akkadien, une langue qui fait son apparition aux alentours de 2 800 av. J.-C., sous une forme encore imparfaite, ainsi que je l'avais indiqué dans le tableau récapitulatif des premières langues écrites, et de se figer, vers 2 400 av. J.-C., sous sa forme définitive. L'akkadien figure donc le troisième plus vieux système d'écriture déchiffré à ce jour.

Il surgit, là encore, en Mésopotamie.

Nous pouvons supposer, sans grand risque d'erreur, que l'acte de naissance de l'État akkadien remonte à 3 000 av. J.-C., soit une date extrêmement reculée et, en même temps, qui fait de ce dernier une entité presque concomitante avec ses homologues sumérien puis égyptien. Dès lors, est-ce qu'un lien profond, intime, existe entre ces régions, États et cultures ? Les Hébreux ont-ils à voir avec cela ? Se peut-il qu'ils incarnent *ce* lien ?

C'est ce que nous allons maintenant tenter de découvrir.